

monde occidental et la Russie se sont unis pour résister à l'agression de l'Allemagne nazie.

En réalité, bien entendu, le tableau qui s'est dressé et qui se dessine nettement aujourd'hui est tout à fait différent de celui que nous prévoyions en 1945. Aujourd'hui, nous envisageons des guerres et des rumeurs de guerres. Nous avons connu une crise d'importance et d'une portée extrêmes et parfois, lorsque nous sommes pessimistes, nous croyons voir tous les signes d'une civilisation en décadence. Nous pouvons faire grand état des progrès matériels que nous avons réalisés. Nous avons les machines et les connaissances technologiques les plus avancées au monde. Nous avons à notre disposition les ressources les plus vastes et nous pouvons mesurer le progrès par l'accroissement de notre richesse financière. Nous aimons nous vanter de ces réussites. Pourtant, à y regarder de bien près, qu'avons-nous à être si fiers? Je crois que cet optimisme facile dont nous avons été pénétrés à la suite de deux guerres mondiales tire sa source des tendances intellectuelles, sociales et politiques auxquelles a donné lieu le libéralisme du XIX^e siècle. Certains discours prononcés ici aujourd'hui révèlent, selon moi, une telle influence.

Ce que nous devrions vanter dans un pays démocratique, c'est la préservation d'un sain régime politique fondé sur la démocratie, car il se peut fort bien que des régimes totalitaires du genre de ceux qu'Hitler et Mussolini et aujourd'hui Staline ont établis réussissent encore mieux que les démocraties à accroître la richesse matérielle. Ces régimes peuvent aménager des routes, construire des ponts, exploiter leurs ressources, développer leur industrie, tout comme l'Allemagne l'a fait d'une façon qui ne s'était pas encore vue, durant la seconde Grande Guerre. Les démocraties ne sont donc pas les seules à pouvoir se vanter de leur prospérité matérielle grandissante. Aux grands jours du régime mussolinien, la grande gloire de l'Italie, nous dit-on, était d'avoir fait circuler les trains selon un horaire fixe. C'est là une autre manifestation de la civilisation technologique.

D'après nos normes, un bon gouvernement se reconnaît en ce qu'il maintient et favorise le mode démocratique d'existence, en ce qu'il est le serviteur et non le maître du peuple et en ce qu'il fait naître le sens des responsabilités chez ceux qu'il dirige. Quand une difficulté surgit au Canada, les gens se demandent trop souvent ce que fera l'État. Évidemment, nous évoluons inévitablement vers le paternalisme, vers cette idée que nous pouvons tout attendre d'un gouvernement bienveillant, généreux et tout-puissant. Dans un pays

démocratique, un bon gouvernement favorise l'existence de gouvernements locaux efficaces et dynamiques. Étant de l'Ouest, j'ai peut-être des préjugés; mais j'ai l'impression parfois que nos petites collectivités disparaissent. C'est un phénomène de dépopulation qui nuit à l'expansion d'une démocratie saine et vivante sur le plan local, les citoyens oubliant de plus en plus nombreux de vaquer activement à leurs devoirs et de s'attaquer aux problèmes qui touchent leurs intérêts ou ceux de leur foyer.

Si je m'exprime ainsi, c'est parce que je suis convaincu que notre principale difficulté, la principale bataille que nous ayons à livrer, se situe sur le plan idéologique. Or, jusqu'ici, nous n'avons pas mobilisé avec trop de succès les forces spirituelles et mentales dont nous aurons besoin pour soutenir cette lutte. En 1825, le comte de Tocqueville, écrivain français réputé en histoire et en sociologie, faisait une analyse assez poussée de la démocratie en Amérique. Il a prédit qu'avant un siècle notre continent devrait faire face à ces problèmes: que nous échangerions nos responsabilités contre la sécurité, que nous verrions la démocratie dégénérer en dictature de la majorité. Le règne de la majorité, voilà naturellement un trait caractéristique de la démocratie; il nous faut admettre par ailleurs que quelques-unes des idées les plus importantes, certaines des idées les plus créatrices ont surgi des groupes minoritaires déployant leur activité sous l'œil bienveillant de la majorité. Il a dit encore que la grise uniformité résultant de cette situation aurait tendance à décourager l'esprit d'invention et d'initiative; enfin, que la complexité plus accusée de notre société et de notre vie nationale conduirait à l'autocratie et même, pis encore, à la bureaucratie.

Ma foi, ces prédictions se sont réalisées dans d'autres parties du monde. Après la première guerre mondiale, nous avons vu les démocraties se mettre sur la défensive au moment même où le président Wilson cherchait à diffuser l'idée que la démocratie pouvait s'épanouir dans le monde préparé à cette fin. La révolution ou la contre-révolution, comme on l'appelle parfois, qui a renversé le régime démocratique de Kerensky, a donné naissance à des ondes dont l'amplitude et la puissance sont allées croissant au cours des années. Nous en avons senti l'influence, de façon certaine, ici même, au cours du débat actuel et pendant les récentes discussions sur les affaires extérieures. La démocratie tend à se mettre sur la défensive, même dans les pays qui en sont le cœur et la source, quand les gouvernements sont en mesure de se survivre indéfiniment et qu'existe la tendance